

LE PÈRE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France	Un an 6 f	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an 8 »
	Six mois 3			Six mois 4 »
	Trois mois 1 50			Trois mois 2 »

LES TIGRES DE LA HAUTE S'AGITENT GARE AU POPULO!

UN FOURMIES AUX ÉTATS-UNIS



BÊTES FÉROCES

Brouf, quelle sale garce d'époque !
Nous pataugeons dans je ne sais quoi...
qui est pire que de la mouscaille.
La saison n'est pas pourrie, mais bien les
hommes : c'est à croire que notre espèce a
la lèpre au cœur et la syphilis dans les
boyaux de la tête.
On tourne le croupion au progrès et on se
fiche à faire de courses de vitesse, kif-kif les
écrevisses : à reculons ! Encore un peu et
nous aurons dépassé la barrière du Moyen-
Âge pour dégouliner dans on ne sait quelle
férocité monstrueuse.
N'empêche qu'on se pousse du col et qu'on
a des prétentions à éclairer la route de
l'avenir.
Pauvres couillons, on ferait mieux de s'é-
clairer soi-mêmes, — ça ne serait pas du
luxé !

Mais voilà, on se gobe tant qu'on se figure
être des gas marioles, — et non les superbes
navets que nous sommes.
Les pelottages de la Russie ont fini de
nous abrutir : l'Orient a déteint sur nos
tronches ! Or, comme dans les patelins asia-
tiques la vie humaine ne pèse pas plus qu'un
grain de sable et qu'en fait de liberté y a
peau de zébi, on s'accoutume à chérir l'escla-
vage et à considérer notre carcasse comme
étant un ustensile dont les puissants usent
et abusent.

—o—
Les preuves de ce que je dégoïse ?
On les remue à la pelle, nom de dieu !
Et d'abord, reluquons l'Espagne. S'il y a
un patelin où il germe de sanguinaires cra-
pules, c'est bien celui-là : l'Inquisition y a
son nid et, jamais — non jamais ! — la tor-
ture n'y a été abolie.
Elle s'y pratique sans vergogne.
Et qui donc proteste ?
Oh foutre, on n'est pas épais de protesta-
taires.
Y a même plus fort : loin de s'associer à
l'indignation des bons bougres qui gueulent
contre l'Inquisition, nos grosses légumes
s'acoquinent avec les Torquemada et se font
leurs larbins. Leur républicanisme s'acco-
mode de telles horreurs !
Ainsi, qui donc a groumé contre la der-
nière monstruosité espagnole qui date de

huit jours : la condamnation de Ramon Sem-
pau ?
Dans la racaille républicaine personne n'a
pipé mot !
Y avait pourtant de quoi s'indigner : voilà
un pauvre gas qu'on laisse moisir dans une
cellule de Montjuich dans l'incertitude de
son sort ; il ignore s'il est condamné à mort
ou pas ! Et, au lieu d'abrèger son supplice en
accouchant d'une sentence définitive, sans
lambiner, les matadors de Madrid ont pris
une quinzaine de jours de réflexion.
N'osant pas tenailler les chairs, arracher
les ongles et écrabouiller les organes de
Sempau, les Inquisiteurs s'alignent pour le
torturer moralement : ils lui préparent une
interminable agonie.
Les monstres !

—o—
Et si, plaquant l'Espagne, on part vagabon-
der en Turquie, le spectacle n'est pas moins
hideux : depuis trois ans on y a massacré les
Arméniens par milliers... et c'est pas fini !
Gare aux audacieux qui ne veulent pas se
laisser saigner sans rouspéter : on les tue
avec des raffinements de tortures à faire
crever de jalousie les jésuites d'Espagne.
Pas plus tard que la semaine dernière,
quatre gas soupçonnés d'avoir pris part aux
attentats de Constantinople ont été exé-
cutés.
Et foutre, ce n'est que trop vrai : les Turcs

font la pige aux Espagnols ; le garrot n'est que de la gnognote, comparé au pal !

Donc, les quatre Arméniens ont été empaillés vivants... dire leurs souffrances est impossible ! Leur agonie a duré des heures, — plus longues que de siècles pour ces moribonds !

Cette férocité tape dans l'œil des gouvernants d'Europe : tous ces jean-foutre se pourlèchent les babouines et n'ont qu'un regret, — de ne pas oser aller si loin dans l'horreur !

—o—

Je ne saurais trop le seriner : ce regain de barbarie fait la joie des bandits de la haute ! Dam, plus il y aura de sauvagerie dans les mœurs, plus ils ont la chance d'être les maîtres longtemps.

Le jour où le populo, farci de bonté, serrera les poings de colère, rien qu'à relâcher des horreurs... même en peinture, le règne des monstres sera dans le seau.

Et c'est justement pour cela que toutes nos grosses légumes se décarcassent pour augmenter les instincts brutaux.

Plus il y a de fauves dans le monde, plus ils sont contents !

Et ça explique pourquoi Boule de Siam, connu sous le nom macaronique de Chilalongcrott, — qui est un fauve numéro un — est accueilli avec tant de jubilation par toutes les grosses légumes.

Ce tigre les enthousiasme !

Ils voudraient être pareils à lui.

Il y a quelques jours, le roi d'Italie lui faisait les honneurs de son royaume : les deux types baladaient leur viande, — et, comme les capels restaient vissés sur les caboche des bons bougres italiens, Chilalongcrott, que ça faisait renauder, demanda à Umberto :

« Quand un de vos sujets ne salue pas sur votre passage, quelle peine lui infligez-vous ? »

— Aucune ! répondit Umberto avec un soupir.

— Moi, je lui fais crever les yeux, fit Boule de Siam. Vous avez tort de ne pas en faire autant ! »

Depuis lors, Umberto rêve de devenir roi de Siam.

Et il n'est pas le seul, nom de dieu ! on peut en dire autant de Félisque.

—o—

Jusqu'à quand ces bêtes féroces, seront-elles lâchées de par le monde ?

Oh, y a pas d'erreur : tant que les bons bougres n'arrêteront pas les frais on assistera au même débordement d'horreurs.

Qu'on se le dise, nom de dieu !

UN « FOURMIÉS » AMÉRICAIN

La semaine dernière, à Saint-Louis, une grande villasse des Etats-Unis, y a eu réunion d'une « Convention ouvrière ».

Il s'agissait de discuter sur l'utilité de transformer la grève générale des mineurs, en grève générale de toutes les corporations. Ce qui eût été la préface d'un sacré chambard.

Ce coup-ci encore on peut dire que la montagne a accouché d'une vesse de loup ! A cette sacrée Convention on a usé bougrement de salive, — et c'est tout, nom de dieu !

Ça n'a été qu'une parlotte.

Ainsi, Ratchford, le président des mineurs — en bon président qu'il est ! — s'est fendu d'un jaspinage interminable pour se fendre d'une proposition plus qu'idiote : il a demandé qu'on supplie Mac Kinley, le président de la gouvernance américaine, d'emmancher une sorte d'arbitrage.

Est-ce assez piteux !

Aussi, c'est par des grognements d'indignation que l'idée maboule de ce couillon de Ratchford a été accueillie par la plupart des délégués. Si jamais un type a été hué, c'est bien lui.

Il méritait au moins ça, foutre !

Une gueule noire de Rich Hile est venu, par un galbeux pallas, relever un brin le prestige

de la Convention : il a expliqué qu'il n'y avait pas à mendigoter des réformes à la gouvernance, mais à s'aligner en chœur pour faire une révolution ouvrière.

Alors, le Ratchford a bavé à nouveau et en a profité pour insulter les prolos : il a affirmé que les mineurs sont trop fausses-couches pour se servir de flingots...

Qu'en sait-il le mufle ?

Il s'imagine donc que toutes les gueules noires d'Amérique sont de sa trempe !

—o—

Pendant que les prolos, — ou mieux les chefs des Unions ouvrières, ce qui n'est foutre pas pareil, car ces sacrés chefs la font trop aux pontifes,

Donc, pendant que ces merles-là jacassaient à la Convention de Saint-Louis, les richards ne s'endormaient pas sur le rôti :

Ils se payaient un petit massacre de gueules noires !

Histoire de prouver aux prolos qu'ils sont prêts à la résistance et qu'aucun moyen ne leur paraîtra trop sanguinaire.

Le massacre d'Hazleton fait désormais pendant à celui de Fourmies.

Sous Badingue, les républicains gueulaient contre les massacres d'Aubin et de la Ricamarie, — c'était pour se faire bien voir du populo.

Mais, quand ils ont tenu la queue de la poêle, ils ont été aussi crapuleux que n'importe quel gouvernement impérial ou monarchien : nous prouvant ainsi que tous les gouvernements se valent.

Désormais, y a plus d'illusion à se faire : les bourgeois républicains pratiquent la solution de la question sociale à la façon de n'importe quel autocrate. Pour que le populo ne réclame pas ses droits à l'existence et au bien-être, ils lui font passer le goût du pain... en lui faisant bouffer du plomb.

C'est très radical !

Reste à savoir si les survivants s'accommodent toujours d'un remède tellement indigeste.

—o—

Le massacre d'Hazleton restera comme une des dates sinistres dans l'histoire du populo.

Et foutre, il se pourrait que cette tuerie, tellement abominable que toutes les victimes, sauf cinq, tant morts que blessés, ont été frappées dans le dos, soit le signal d'un sacré chambard aux Etats-Unis.

Voici comment s'emmanché ce crime :

250 gueules noires de Coleraine (en Pensylvanie) s'en allaient, sans armes, dans un patelin voisin, à Latimer, où les mineurs travaillaient encore, pour leur faire comprendre que ce n'était vraiment pas chouette de turbiner, pendant que tous les camaros font grève.

Près de la mine ils se cognèrent dans le shériff (mossieu le maire) d'Hazleton qui trimballait à sa suite 90 bandits armés de flingots. Sur ces 90 crapules une bonne part était des roussins et les autres des capitalos qui avaient pris les armes pour défendre eux-mêmes leur saint-frusquin.

Les 250 manifestants étaient presque tous des étrangers, italiens, polonais et hongrois, et qui, par conséquent comprenaient tripette à l'anglais.

Le shériff les engueula, leur dit de foutre le camp et de se disperser ; puis, sans donner le temps aux mineurs de comprendre ses ordres, il lut le Riot Act, la loi sur l'émeute qui est une salopise du même tonneau que les sommations en France et qui autorise les autorités à canarder les rassemblements.

Turellement, les mineurs ne comprenant pas ce qu'on leur serinait, restèrent bouche bée, aucun ne se dispersa.

Alors, le shériff commanda le feu.

Instinctivement, kif-kif une volée de moineaux effarouchés, les prolos tournèrent bride. Les bandits tirèrent quand même !

A une première décharge, une dizaine de prolos tombèrent, tués net.

Mais comme la rage sanguinaire des scélérats n'était pas assouvie, le shériff fit repiquer à une deuxième décharge, qui déquilla à peu près autant de victimes.

On ramassa sur le tas 23 morts et y a eu, en outre, 76 blessés dont 36 sont salement attigés et les 40 autres plus légèrement.

Comme je l'ai dégoisé plus haut sur cette centaine de victimes, cinq seulement ont été frappées par devant, — toutes les autres ont reçu leur atout dans le dos !

—o—

Ce massacre a fichu le populo en rogne.

Ça a fait kif-kif quelques tonneaux de pétrole déversés sur un incendie.

Aussi, de leur propre initiative, tous les mineurs de Latimer, qui sont environ 2.500, sont remontés des puits et ont plaqué le turbin.

Et ce n'est pas tout : aux quatre coins des Etats-Unis les bons bougres se grouillent ferme.

Dans tous les grands centres y a d'immenses meetings où il s'en débite de raïdes contre les capitalos.

A Chicago, à Philadelphie, à Wilkesbarre, à Shenandoah, et dans une foultitude d'autres patelins les réunions continuent et si les richards recevaient autant de coups de pied dans le cul qu'on les maudit de fois, leur fessier serait déjà en marmelade.

Ce qui donne à cette effervescence une allure de guerre sociale, c'est que les hommes ne marchent pas seuls : les femmes s'en mêlent.

Et foutre, comme le disait Mirabeau : « Tant qu'il n'y a que les hommes qui s'insurgent, c'est des émeutes ! Quand les femmes y fichent leur grain de sel, c'est la révolution ! »

A Pittsburg, où y a encore des mineurs qui travaillent y a eu ces jours derniers une manifestation sérieuse : une cinquantaine de bonnes bougresses marchaient en tête, les unes portant leurs gosses sur les bras et les autres portant de bonnes triques.

Voilà que la police veut barrer le passage à la foultitude. Ah, nom de dieu, ça n'a pas traîné ! Bons bougres et bonnes bougresses ont foncé sur les pestailles et leur ont administré une telle volée que les crapouilleux ont battu en retraite.

—o—

Voilà donc où en sont les choses aux Etats-Unis : le grabuge qui s'y mijote, depuis des années, menace enfin de déborder.

C'est-y les Américains qui vont enfoncer les portes de l'avenir et, les premiers, faire risette à la Sociale ?

On ne sait pas ! Laissons pissier le mérinos.

POUR UN RAISIN ET POUR UN CHOU !

L'autre jour, à la Butte-Pincon, près de Pierrefitte, il s'est dévidé un fait qui prouvera une fois de plus aux bons bougres combien l'autorité rend féroce.

Un habitant de Pierrefitte passait près des vignes quand, tout d'un coup, il se vit attaquer par un « agent de l'autorité », le garde Leblond.

Sans rime ni raison, le salopaud de garde se mit à cogner à coups de bâton sur le crâne du pauvre bougre, si bien que, en un rien de temps, le malheureux tombait, baignant dans son sang.

On ne sait pas si la victime en réchappera !

Les causes de cette agression sont dues, d'après la version du sanguinaire chien de garde, à ce que le pauvre gas aurait ramassé une grappe de raisin.

Foutre, les camaros, que voilà donc un brave garde !

Pour quelques grains de raisin appartenant au gros proprio, ce vigilant gardien vous saignerait son semblable aussi bien qu'un poulet, avec d'autant plus de cœur à la besogne que cette brate agit avec la certitude de l'impunité.

Comme il arrive fréquemment que des gardes déquillent, à coups de fusil, les prolos qui les gênent, et que lesdits gardes sont toujours acquittés par les juges, les enjuponnés qui verront défiler le Leblond, en plus de l'acquiescement, ne manqueront certes pas de lui décerner les plus chouettes éloges au sujet de sa nouvelle façon de détruire les prolos.

Et ça fait de la bonne propagandé !

—o—

Si les enjuponnés réservent leurs mamours pour les charognards qui assomment les bons bougres, il n'en va pas de même quand un putrotin défile à la jugerie.

Ces derniers temps, à Vannes, les juges du comptoir correctionnel ont servi quatre jours de prison à un cul-terreux du Moustoir.

Le campluchard qui, depuis longtemps, fécondait la terre de sa sueur, n'ayant pas le moindre lopin lui appartenant, a commis l'impardonnable faute de prendre un chou, ne valant même pas un sou, dans un champ voisin.

Pendant ce temps les gros râleurs de millions traînent leur suif au bord de la mer. Pas de pet que les juges les inquietent ceux-là ! Enfin, les quatre jours de clou infligés à ce

ampluchard, pour un chou, sont fortement uminés dans la cambrousse.

« Si c'est ça l'égalité et la justice, se disent les serfs de la glèbe, zut, alors, nous en avons soupe. »

Et les juges refont encore de la propagande!



AUX MANŒUVRES

Musique en tête, drapeaux déployés, les troupes, ces jours passés, ont foutu le camp de leurs casernes pour effectuer les grandes manœuvres qui, généralement, tiennent une large place dans l'existence des trouffions.

Dame! ça sort de l'ordinaire; ça change un peu de la monotone et déprimante vie de caserne; on respire mieux à son aise, quoique pesamment chargés, sur les routes, pendant qu'on franchit les étapes. Puis, avec l'insouciance de la jeunesse, pendant quelques jours, on oublie les aboiements de la gradaille, on jouira d'une relative liberté durant laquelle on chinera en douceur les culottes de peau qui, le front soucieux, ne songent qu'aux mouvements tournants, crochets, déploiements et re-déploiements qu'ils feront exécuter sous les yeux des grosses légumes.

Et ils vont, les troupades, ceux qui s'en foutent — et ils sont majorité, — cahin-caha, par les longues routes, blaguant les hémorroïdes que tel officemar pile sur la selle de son canasson, envoyant des boniments au sel de cuisine à tel ou tel sous-off, rageur en caserne, mais doux en colonne afin que des plats-culs lui prennent chacun un bibelot de son équipement pour alléger sa charge.

D'autres brillent à pleine voix, lorsqu'ils sont à proximité d'une vieille baderne ne connaissant que la consigne et le port d'armes, que le sergent-major n'a que son porte-plume dans son havre-sac et que les sergents au lieu de ballots d'effets n'ont que des ballots de paille, ce qui amène généralement de la part du supérieur un emboucanement pour la basse-gradaille.

Ce sont là petites revanches des faibles, minces compensations des chéries qu'ils endurent, légères satisfactions, mais les pauvres bougres ne souhaitent pas tant de choses, ils n'éprouvent pas ce besoin de faire « pisser rouge » qu'ont habituellement les porte-galons: ils ne désirent qu'une chose: la classe, — et l'oubli ensuite de la dégradante vie du militaire.

—o—

Mais les autres, les tempéraments forts, ceux sur qui s'est appesantie la lourde patte des galonnés, qui ont passé la moitié de leur existence de soldat tant en prison qu'en cellule, qui pour un chichi, ont frisé le conseil de guerre, qui, constamment, ont été en butte aux vexations et aux brutalités des galonnards, ils ne songent pas à la blague, ceux-là.

Ils n'ont qu'un dada: se venger.

Les souffrances endurées en garnison hantent leur imagination, une pensée — toujours la même — sarabande en leur caboche: glisser une cartouche, une vraie, dans le flingot, tout à l'heure, dans les pétarades de cette guerre pour rire, puis... pouf! viser un galonnard!

Et cette idée devient une obsession, elle ne les quittera pas tant qu'ils n'auront mis à exécution leur désir de vengeance.

Qu'importent les représailles qui suivront, le bain ou le poteau d'exécution?

Ils s'y attendent chaque jour, et tant qu'à défilé la parade, ils préfèrent que ce soit pour un coup comme celui qu'ils ruminent, que pour une chique de tabac collée sur le gnias d'un galonnard.

—o—

C'est arrivé, il y a quelques jours, dans un petit patelin des environs de Bordeaux, où la 70^e brigade d'infanterie se livrait aux trouduteries des grandes manœuvres.

Le colon du 141^e, hissé sur son canasson, regardait membrer les troupes quand tout par un coup il a entendu siffler une balle à ses oreilles.

Illico, on fit suspendre les exercices. Les officiers rassemblés sitôt après reçurent des ordres qui n'étaient pas dans un sac à brosse.

Dès l'arrivée des bataillons dans leurs cantonnements, les officemars pratiquèrent le cambriolage des griffetons.

Tout fut fouillé: les sacs, les paquets de cartouches, les poches, mais rien d'anormal n'a été découvert.

Malgré les recherches qui continueront, il est probable que celui qui a tiré à balle passera au travers.

—o—

Mais, nom de dieu, si parfois, aux grandes manœuvres, les gribiers sont plus à l'aise qu'à la caserne, cette année elles s'annoncent sous de terribles auspices.

Y a presque autant de victimes que si c'était une guerre pour de vrai.

Un troupade a été écrabouillé par un train, un caporal grièvement blessé dans le même accident.

Un réservoir du 63^e tombe d'un grenier et se fracture la clavicle.

Un dragon, accroché par les branches d'un arbre, roule à terre et se casse le péroné. Un autre se rompt les muscles de la cuisse.

Un tringot du 12^e escadron est entraîné avec deux chevaux dans une rivière, en Auvergne. Homme et canassons se sont noyés.

Ailleurs, un caporal et un troupade sont calcinés dans l'incendie d'une grange où ils étaient pieutés.

Sans compter les insulations, les ampoules forcées et les fluxions de poitrine pigées après une longue course dans les terres labourées.

Pour en finir avec ces histoires, à Saint-Dié la fièvre typhoïde bat son plein aux 3^e et 10^e chasseurs à pied.

Chaque jour a son nombre de macchabées!

Et, là-bas, en Tunisie, la fièvre fait des ravages parmi les troupes; néanmoins elles se préparent à partir à la fin du mois pour les grandes manœuvres.

Là bas, du moins, les malheureux qui casseront leur pipe, auront la consolation de se dire que c'est en plein pour la patrie, d'autant plus qu'ils mourront sur un « territoire étranger » et que les troupades qui les enterreront leur tourneront la tête du côté du sol natal: la France...

Si ça ne fait pas suer!...



PRISE de POSSESSION!

L'Italie est un patelin tout à fait hurf où y a un grouillement social rudement galbeux.

Les jean-foutre de la haute ne sont pas du même avis: ils lui reprochent d'avoir couvé Orsini, Pianori, Passanante, Caserio, Lega, Acciarito, Angiolillo, et un tas d'autres.

Mais, foutre, c'est pas de ça qu'il s'agit!

Ce que je gobe chez les Italiens c'est qu'ils ont la moutarde tout près du nez et que les idées d'émancipation germent dru chez eux.

Ça tient au soleil qui chauffe ferme dans ces parages;

Ça tient aussi à ce que, malgré leur roublardise, les papes, les rois et les empereurs n'ont pu parvenir à fiche le grappin sur les populos de la péninsule. Ce n'est pourtant pas faute de l'avoir tenté! Pendant des siècles et des siècles ces tout-puissants scélérats ont tiré des plans pour foutre l'Italie dans leur poche. Chacun a cherché à s'approprier ce chouette pays, dans l'espoir de lui faire suer de gros impôts.

Y a rien eu de fait!

Malgré toutes les crapuleries des despotes, l'Italie n'a pas voulu se laisser unifier.

Aussi est-elle restée vivante et vibrante!

Hélas! il n'en a pas été de même pour la France! Au cours des siècles passés, notre pauvre patelin a eu la déveine d'être sous la coupe de despotes sanguinaires et marioles qui ont avalé à queue leu-leu toutes les provinces et les ont trituré, — kif-kif un serpent boa qui avale et digère un agneau. Et ces monstres ont étouffé chez nous tous les sentiments d'indépendance et de dignité qui distinguaient nos grands pères et ont sarclé avec soin tout embryon de liberté.

Ce qu'il y a de plus enquinquant dans cette absorption et cette dégradation, c'est qu'on a réussi à nous faire considérer comme un progrès ce triomphe du despotisme abrutissant.

Cochon de progrès! L'unification qu'on nous a inoculée, a avachi nos tempéraments et raboté nos caractères.

C'est à ce point qu'entre des fausses couches et nos fioles, y a pas épais de différence.

—o—

En Italie, c'est fichtre pas pareil! Le populo a beau y être gobeur et bondieusard, il est quand même farci d'esprit de rebiffe.

Ainsi, à l'heure actuelle où le pain a renchéri — là-bas tout comme en France et ailleurs — c'est encore là-bas, — et rien que là-bas, foutre! — que le populo a rouspété à cette occasion.

A Livourne, y a eu, la semaine dernière, une grande manifestation dans les rues; les bons bougres ont été, drapeau rouge en tête, parader sous les fenêtres de la préfecture et ont hué le préfet; de là, ils ont été faire du fouan devant la mairie. Entre temps, la police les ayant bassinés, y a eu quelques jambonnages.

Et c'est pas fini, le rébecca dure encore!

En Sicile, un mirobolant patel'n où tout pousse à plaisir, et où, grâce aux richards, la misère est épouvantable, y a eu aussi du chabanais: à Palerme, il s'est produit une kyrielle de manifestations contre les accapareurs. Heureusement pour le cuir de ces salauds, aucun de ces vampires n'est tombé dans les pattes des gas, sans quoi il aurait passé un sale quart d'heure, — il aurait été cardé dans les grands prix!

A Patada, la manifestation du populo a viré en émeute et y a eu un sacré coup de tampon avec les carabinieri.

Idem à Sassari!

—o—

Mais foutre, si sérieuses que soient ces rebiffades de prolös qu'occasionne l'accaparement du blé, ce n'est encore que de la gnognotte, comparé à la rouspétance des paysans eu Latium.

Le Latium, c'est la campluche qui entoure Rome; tous ces parages sont plantés de vignes mirobolantes d'où giclé une picolo tellement veloutée que les gargoines seules des rois, des papes, des cardinaux, des financiers et autres gros mecs bardés de millions peuvent s'en entonner.

Turellement, ces vignes rapportent gros; seulement, comme elles sont la propriété d'aristos, les vigneronns se fouillent: on les paie tout juste assez pour qu'ils aient quelques poignées de maïs à se fiche sous la dent.

Le pire, c'est que le phylloxera s'est mis de la fête!

Alors, la misère, — tout ce qu'il y a de plus noir! — a été l'ordre du jour dans ces patelins si productifs.

Seulement, comme les culs-terreux en question ne sont pas de la famille des pantouffes, l'idée leur est venue d'aller semer du blé et du maïs dans des vastes propriétés qu'ont accaparé une séquelle de bandits de la haute: les princes Chigi, Colonna, Barberini, Boncompagni, etc.

Les gas ont de la jugeotte et de la mémoire!

Leurs pères leur ont raconté l'histoire de la terre, — histoire transmise de père en fils... et ils se souviennent:

Ils savent que ces immenses domaines, avant de tomber dans les griffes des aristos, étaient le bien des paysans;

Ils savent que c'est grâce à une kyrielle de crimes, — un panachage de vols et d'assassinats — que les bandits de la haute ont réussi à les déposséder.

Et c'est parce qu'ils savent cela qu'ils ne barguignent pas!

Or donc, les paysans du Latium n'ont pas tourné autour du pot: ils ont repris possession de la Terre d'où les aristos les avaient chassés.

Les campluchards se sont fichus sur le trimard, par grandes bandes de deux ou trois mille, escortés de leurs femmes et de toute la marmaille, et armés de pelles, de pioches, de tous les instruments aratoires.

C'est au grand soleil, musique en tête, drapeau déployé, que les culs-terreux sont allés par milliers reprendre la bonne Terre!

Vivement, la gouvernance a expédié contre eux gendarmes et troupades.

Mais, soit naïveté, soit finauderie de paysans madrés, les gas ont rendu la répression impossible. Quand ils ont vu la troupe foncer sur eux, ils se sont fichus à brailler: « Vive le roi! vive la reine! vive l'Italie! Nous voulons travailler. Nous ne demandons que ça! »

C'était assez cucul!

Et c'est justement parce que c'était idiot que ça a pris: les galonnards n'ont pas osé faire sabrer et fuiller cette foultitude qui gueulait « vive le roi! »

Il n'aurait plus manqué que ça, nom de dieu! Or donc, une fois arrivés sur les domaines

des princes, les campluchards s'y sont installés à la bonne franquette et, comme ils manquaient de moyens pour cultiver en grand, ils ont procédé au partage des terres, — après quoi, sans s'épater ils ont commencé l'ensemencement.

Y a pas à barguigner : c'est de la prise de possession, tout ce qu'il y a de plus catégorique !

Les autorités font une sale bobine. Y a de quoi ! Toute la séquelle municipale, maires et adjoints, a essayé d'embobiner les culs-terreux pour les amener à s'en retourner, — ça n'a pas pris. Quant aux troubades et aux commissaires de police ils ne savent quelle attitude prendre : ils n'osent user de violences, crainte de foutre les révoltés tout à fait en colère, — et donc, ils reluquent pacifiquement le spectacle.

Les plus à cran, c'est les aristos qui se trouvent dépossédés. Ceux-là fument pire que trente-six mille locomotives ! Ils sont pour le massacre des pétrosequins, mais ils filent doux quand même et, faute de pouvoir l'empêcher, laissent faire.

Pensez donc : adieu les belles rentes ! Car ils leur rapportaient gros ces domaines : ils les louaient à des éleveurs de bétail qui y faisaient leur beurre et qui, ayant des contrats, réclament aux princes des indemnités.

—o—

Voilà où en sont les choses : les paysans latins ont repris possession d'immenses domaines que, dans les temps anciens, des crapulards de la haute avaient réussi à leur barboter.

Un fait pareil n'est pas de la petite bière, il a une portée immense !

Le branle est donné, la marche à suivre indiquée !

Les renaudeurs qui serinent que les paysans sont des trous du cul et des empotés vont être obligés d'en rabattre : cette prise de possession, opérée au grand jour, sous le blair de toute la séquelle des souteneurs de l'Etat, prouve que, si ignorants qu'ils soient, les gas ont le sens exact des situations.

Ils ne sont pas ferrés à glace sur les théories : ils y connaissent peau, c'est foutre vrai ! Mais ils ne s'endorment pas dans leur dèche : ils roupètent.

Et, nom de dieu, y a pas à chiner, en opérant comme ils ont fait les paysans italiens viennent de s'affirmer l'avant-garde de la révolution.

Je l'ai rengainé bougrement de fois : si, quand s'amènera le grand coup de tréfalgar social, les campluchards ne pipaient pas mot, les richards triompheraient encore un coup. Et ce serait une nouvelle défaite, avec des massacres à la clé, — autrement épouvantables que la tuerie versaillaise de 1871.

Heureusement, y a des chances pour que ça ne soit pas : les paysans prouvent qu'ils ne seront pas en retard !

A savoir même si ce n'est pas eux qui prendront l'initiative du mouvement, tandis que les populos des villes, abrutis par la mistouffe, n'auront plus le nerf d'agir ?

A COUPS DE TRANCHET

Beautés Militaires. — Chacun sait que dans la vie militaire tout ce qui n'est pas défendu est permis. Ainsi, pour un supérieur, il ne lui est pas permis de brutaliser un simple troubade, mais comme ce sont les galonnards qui font la pluie et le beau temps, ils s'assoient sur les règlements.

Il n'en va pas de même pour le simple gri-bier.

Malheur à celui qui déroge des sacrés règlements !

Le marsouin Rouxel, âgé de 19 ans, en sait quelque chose. Ce pauvre bougre, constamment emboucané par un supérieur, en un moment d'exaspération, a laissé tomber une châtaine sur la hure du galonnard.

Traduit devant le conseil de guerre, les galonnards lui ont servi la peine de mort afin de lui apprendre que la réclamation n'est permise à l'inférieur que lorsqu'il a obéi — ou subi tous les caprices de son supérieur.

Dans la même séance, un marsouin du 3^e régiment, Liagoune, condamné à cinq ans de prison pour une balade à « l'intérieur en temps de paix » a dit aux juges en uniforme : « Vous êtes une bande de vaches et de buveurs de sang. »

Illico, les galonnards lui ont donné le bon poids — à ajouter aux cinq ans de prison — dix ans de travaux publics.

Ce qui prouve qu'en cette société toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

Un Mensonge! — A force de graissages de pattes, l'ambassade russe a obtenu que des grands quotidiens, qui passent pour avoir des bons tuyaux, lancent une bourde renversante :

Ces quotidiens ont imprimé que le tsar tire des plans pour abolir la déportation en Sibérie.

Ouais, quel mensonge !
Ou alors, si c'est vraiment vrai, il faut que l'ami de Félicie ait dégotté un enfer encore plus effroyable pour y envoyer périr les gas qui offusquent son despotisme.

Le Prix du blé. — Les français sont le peuple le plus grevé d'impôts. Pour ça, y a pas d'erreur !

C'est chez nous que les richards, les parasites et les intermédiaires de toute sorte fourmillent le plus : il est facile de s'en convaincre en reluquant le prix du blé, aux quatre coins de la boule ronde. Voici :

A Paris, le quintal de blé coûte de 28 à 29 francs.

A Berlin, environ 23 fr. 50.

A Londres, 20 fr. 65.

A Bruxelles, 19 fr. 85.

A New-York, 19 fr. 15.

A Chicago, 17 fr. 85.

C'est donc nous qui, entre tous les populos, sommes logés à la plus vilaine enseigne.

Et il paraît que nous sommes en république !

Résultats de l'invasion. — Les conséquences de la conquête de Madagascar ne se font pas attendre : la famine bat son plein dans l'Imérina, qui est une région de la grande île.

A quoi ça tient ?
Inutile de le demander : c'est à la dévastation française que les Malgaches devront de crever de faim.

Rien d'épatant à ça : la famine est un moyen de civilisation qui va de concert avec le fusil Lebel, les canons revolver et les obus à mellite.

CHEMINOT

Je suis un pauvre hère,
Je vais par les chemins
En traînant ma misère.
Les jours, les lendemains,
Toujours je vagabonde
Dans tous les coins du monde.

Il me faut peu pour vivre,
Je ne suis pas friand.
Mais je veux être libre
Et n'être pas mendiant.
Je n'ai pas l'âme vile
Et ne suis pas servile.

On me croit rien qui vaille,
Pourtant j'aime les champs;
Aux beaux jours j'y travaille
En m'aidant de mes chants.
Je fais avec courage
Ma bonne part d'ouvrage.

J'ai déjà pour ma croûte,
Fait des métiers divers,
Arpenté la grand'route,
Les étés, les hivers.
Qu'il neige, pleuve ou vente,
Plus rien ne m'épouvante.

Le soir dans la chaumière
Ou dans le cabaret,
J'ai le pain, la lumière,
Sitôt que j'apparais ;
Et c'est par de vieux contes
Que je règle mes comptes.

Sans soucis je trimarde,
Faisant ce que je veux.
Et lorsque la camarde
Me prendra, pauvre gueux,
Je rendrai à la terre
Mon corps de prolétaire.

Le Sabottage

J'ai déjà eu l'occasion d'expliquer aux bons bougres ce qu'est le sabottage : c'est le tirage à cul conscient, c'est le ratage d'un boulot, c'est le coulage du patron... Tout ça pratiqué en douce, sans faire de magnés, ni d'épates.

Le sabottage est le petit cousin du boycottage. Et foutre, ans une kyrielle de cas où la grève est impossible il peut rendre de sacrés services aux prolos.

Quand un exploiteur sent que ses turbineurs ne sont pas en situation de se foutre en grève, il ne se prive pas de leur faire des avanies. Pris dans l'engrenage de l'exploitation, les pauvres bougres n'osent pas piper mot, crainte d'être saqués. Ils se rongent de colère et courbent la tête : ils subissent les mufferies patronales, la rage au ventre.

Mais ils les subissent ! Et, que ce soit avec ou sans rage, le patron s'en fout, pourvu qu'ils marchent à sa guise.

Pourquoi en est-il ainsi ?
Parce que les prolos ne trouvent pas un joint pour répondre au singe du tac au tac et, par leur action, neutraliser sa roserie.

Le joint existe pourtant :

C'est le sabottage !
Y a belle lurette que les anglais le pratiquent, — et ils s'en trouvent bougrement bien.

A supposer, par exemple, un grand baigné dont le patron, tout par un coup, a une lubie accapareuse, — soit qu'il ait une nouvelle maîtresse à entretenir, soit qu'il guigne l'achat d'un château... ou autre fantaisie qui nécessite de sa part une augmentation de bénéfices. Le salaud n'hésite pas : pour réaliser le profit qu'il guigne il diminue ses prolos — sous prétexte que les affaires vont mal — c'est foutre pas les mauvaises raisons qui lui manquent !

Supposons que ce galeux ait tellement bien tiré ses plans que son serrage de vis coïncide avec une situation tellement emberlificotée que ses prolos ne puissent tenter la grève.

Qu'arrivera-t-il ?
En France, les pauvres exploités groumeront salement, maudiront le vampire. Quelques-uns — les plus marioles — feront du chahut et plaqueront le bagne ; quant aux autres, ils subiront leur mauvais sort.

En Angleterre, ça se passera autrement, foutre ! Et ça, grâce au sabottage. En douce, les prolos de l'usine se glisseront le mot d'ordre dans le tuyau de l'oreille : « Hé, les copains, on sabotte... faut aller piano, piano !... » Et, sans plus de magnés, la production se trouvera ralentie. Tellement ralentie que si le patron n'est pas une moule renforcée, il ne persistera pas dans sa mufferie : il reviendra à l'ancien tarif, — car il se sera rendu compte qu'à ce petit jeu, pour cinq sous qu'il filoute sur la journée de chaque prolo il perd quatre fois autant.

Voilà à quoi sert d'être marioles, d'avoir le nez creux et d'être farcis de jugeotte et d'initiative.

Or, les anglais ont ça ! C'est des gas pratiques.

Certes, ils sont moins spéculateurs et théoriciens que nous — c'est foutre vrai ! — Mais, ça ne veut pas dire qu'ils aient moins de tempérament révolutionnaire : actuellement, ils nous paraissent d'esprit rassis, incapables de rebiffe... faut pas s'y fier !

Les anglais ont déjà fait bougrement de révolutions — et ils en feront encore !

—o—

Pour en revenir au sabottage, les anglais l'ont pigé chez les écossais, — car les écossais sont cossards, — et ils leur ont même emprunté son nom de baptême : le *Go canny*.

Dernièrement l'Union internationale des chargeurs de navires a lancé un manifeste prônant le sabottage, afin que les dockers se fient à le pratiquer, car jusqu'ici, c'est surtout dans les mines et les tissages que les prolos anglais ont sabotté.

Voici le manifeste en question :

« Qu'est-ce que *Go canny* ?
« C'est un mot court et commode pour dési-

gner une nouvelle tactique, employé par les ouvriers au lieu de la grève.

« Si deux écossais marchent ensemble et que l'un coure trop vite, l'autre lui dit : *Go canny*, ce qui veut dire : « Marche doucement, à ton aise. »

« Si quelqu'un veut acheter un chapeau qui vaut cinq francs, il doit payer cinq francs. Mais s'il ne veut en payer que quatre, eh bien ! il en aura un de qualité inférieure. Le chapeau est une « marchandise ».

« Si quelqu'un veut acheter six chemises de deux francs chacune, il doit payer douze francs. S'il ne paie que dix, il n'aura que cinq chemises. La chemise est encore « une marchandise en vente sur le marché ».

« Si une ménagère veut acheter une pièce de bœuf qui vaut trois francs, il faut qu'elle les paye. Et si elle n'offre que deux francs, alors on lui donne de la mauvaise viande. Le bœuf est encore « une marchandise en vente sur le marché ».

« Eh bien, les patrons déclarent que le travail et l'adresse sont « des marchandises en vente sur le marché » — tout comme les chapeaux, les chemises et le bœuf.

— « Parfait ! répondons-nous, nous vous prenons au mot.

« Si ce sont des « marchandises » nous les vendrons tout comme le chapelier vend ses chapeaux, et le boucher sa viande. Pour de mauvais prix ils donnent de la mauvaise marchandise, et nous en ferons autant.

« Les patrons n'ont pas droit de compter sur notre charité. S'ils refusent même de discuter nos demandes, eh bien ! nous pouvons mettre aux voix le *Go canny* — la tactique de « travaillons à la douce », en attendant qu'on nous écoute. »

Donc, voilà le sabotage bien défini : à mauvaise paye, mauvais travail !

— 0 —

Ce qui serait chouette c'est que ce fourbi entre dans nos mœurs, afin que les patrons se fourrent bien dans le siphon que, désormais, cette tuile est constamment prête à leur tomber sur la hure.

La crainte de perdre de la galette et de s'acheminer vers la faillite adoucirait vivement les mœurs des capitalistes.

Se sentant vulnérables, à la caisse — qui leur sert de cœur ! — ils y regarderaient à deux fois avant d'accoucher de quelques-unes de leurs coutumières charogneries.

Certes, y a des bons bougres qui, sous prétexte qu'on doit guigner la disparition radicale du capitalisme, trouveront trop mesquin de se borner à tenir les singes en respect et les empêcher de sortir leurs griffes.

Ceux-là perdent de vue la double face de la question sociale : le présent et l'avenir.

Or, le présent prépare l'avenir ! Si jamais le proverbe « Comme on fait son plumard on se couche ! » a été de circonstance, c'est bien ici : moins nous nous laisserons mater par les patrons, plus élevés seront nos salaires, plus libres nous deviendrons.

Et par conséquent, plus aptes nous serons à préparer l'éclosion de la société galbeuse où y aura plus ni gouvernants, ni capitalistes ;

Et plus aptes aussi, quand on en sera là, à évoluer dans le nouveau milieu.

Si, au contraire, au lieu de commencer dès maintenant l'apprentissage de la liberté, nous nous désintéressons des questions du moment, vivant trop dans le rêve, nous perdrons pied et, nous isolant de la masse, nous resterons étrangers à ses passions.

Y a donc pas à tortiller : pour réaliser l'équilibre de la vie, de façon à porter l'activité humaine au plus haut degré, il ne faut négliger ni le présent, ni l'avenir.

Quand l'un des deux l'emporte sur l'autre, la rupture d'équilibre qui en résulte ne donne rien de chouette : ou bien, quand on est tout au présent, on s'enroule dans des couillonnades et des mesquineries ; ou bien, si c'est dans le bleu qu'on s'envole, on arrive à se cristalliser dans l'idéal.

C'est aux fistons qu'ont du cœur au v ntre à ne pas perdre de vue, plus le présent que l'avenir : de la sorte, ils activeront la germination des idées galbeuses et de l'esprit de rebiffe.

CHOUETTES RÉUNIONS

A Olichy, samedi soir, galbeuse réunion pour protester contre les crapuleries du gouvernement espagnol.

C'est aux applaudissements de tous les bons bougres que Louise Michel démontre que les souffre-douleur et les miséreux de partout doivent s'unir, non seulement pour protester, mais aussi pour éviter que les atrocités de l'inquisition redeviennent à la mode. Si la clameur d'indignation et de protestation est assez forte, — et il faut qu'elle le soit ! — elle secouera les endormis et fera hésiter les inquisiteurs et les monstres qui voudraient les imiter.

Ensuite Wallet, Jahn, Brunet et S. Faure firent des speeches baths aux pommes.

Un contradicteur ayant désiré qu'on lui mette les points sur les *i*, Faure a démontré que tous les gouvernements se valent — soit qu'ils portent la queue de morue ou la blouse, — et qu'il n'y a qu'une seule chose que les uns et les autres peuvent bien faire : c'est des rosseries ! L'autorité, qu'on l'entortille de papier doré ou qu'on la présente aussi à poil qu'un asticot, est toujours nuisible à celui qui la prend comme médecine.

L'idéal, le grand dada qui pousse les hommes à agir, ce n'est pas un changement de maîtres, mais l'émancipation complète : que personne ne gouverne et ne tienne personne sous sa coupe !

Du coup, on cessera d'être ennemis pour être frères et y aura plus alors ni victimes, ni bourreaux !

Une collecte faite à la sortie a produit la somme de 22 francs pour les victimes de l'inquisition espagnole.

Dans la Nièvre. — Depuis trois semaines que le copain Prost est dans la région il s'est fendu d'une demi-douzaine de conférences.

L'une a eu lieu à GARCHIZY, petite commune de 2.000 habitants. C'est devant un auditoire de 150 personnes, dont une vingtaine de copains, que le camarade a exposé les idées libertaires : il explique que les vrais cannibales sont ces maudits affameurs qui, pour emplir leurs coffres-forts, spéculent sur la misère et la mort du populo, en faisant renchérir le blé ; quant à nous, ajoute-t-il, on n'est pas les croquemittaines que, pour éloigner de nous, les bourgeois ont imaginé ; on est des bons fieux qui souffrent de voir souffrir ceux qui nous entourent et on ne rêve qu'une chose : c'est que tout le monde bouffe à sa faim et qu'on soit tous le plus heureux possible.

Une autre conférence a eu lieu, quelques jours après, à FOURCHAMBAULT, devant un auditoire de 700 personnes.

Et, partout, le jaspinage de Prost et l'exposé qu'il a fait des idées a été écouté et applaudi !

Ça ne faisait pas la balle de quelques types qui ont le microbe de l'ambition ancré jusqu'aux doigts de pied. L'un de ces ostrogoths, qu'il est inutile de nommer, a clabaudé contre les anarchos, bavant un tas de salopises infectes. Sommé de venir s'expliquer en réunion publique il a cané et a fait le mort ; puis, pour détruire la propagande de Prost, il a écrit à Paris et a fait venir Boicervoise.

Donc, vendredi dernier, Boicervoise faisait une conférence à Fourchambault.

« Mon pauvre Boicervoise, dans quel guépier t'es-tu fourré ? J'espère que tu as marché franchement, allant à Fourchambault sans savoir que c'était pour contrecarrer la propagande d'un copain. Autrement, ça ne serait pas chouette de ta part !... D'autant qu'on n'est pas aux antipodes : ce que nous voulons, tu le veux idem. Et, si tu pouvais te décrocher radicalement de l'illusion étatiste, comprendre enfin que la conquête des pouvoirs publics, ou même la simple pénétration dans les parloles gouvernementales, c'est de la couille en bâtons... Que dis-je ! Pire que ça : le meilleur moyen pour réfréner l'esprit de révolte, car, les « élus », de bons fieux qu'ils étaient avant d'être « élus » tournent vivement à l'aigre : ils s'assagissent ou deviennent des saltimbanques... C'est pas les exemples qui manquent, hein !... Donc, si tu pouvais foutre les gnoleries électorales au rancard, eh bien ! mon vieux, y aurait guère que quelques épaisseurs de cheveux qui nous sépareraient.

« En tous les cas, tu as pu te rendre compte qu'à Fourchambault ta présence était intempestive.

« Pour ce qui est de nous, on ne s'en plaint pas : quand tu as eu jaspiné Prost a gentiment expliqué qu'on n'a de parti pris contre per-

sonne et qu'on se borne à crier « casse-cou ! » aux socialistes qui s'embarlificotent dans les barbouillages électoraux. »

Loin de faire du tort aux idées anarchotes, tous ces chichis aident à leur expansion, car, grâce à la discussion, les bons bougres voient de quoi il retourne. Aussi, ne s'endormant pas sur le rôti, Prost a fait plusieurs conférences dans les petits patelins environnants, à Tannay, Chatillon, Marzy, etc.

Et, partout, il a été bougrement écouté et approuvé.

A Liège, en Belgique, l'autre dimanche, les copains Hennès et Georges ont donné une conférence à Flémalle, au bénéfice des victimes de l'inquisition espagnole.

C'est dans la grande salle des fêtes de la Coopérative de Flémalle qu'a eu lieu cette réunion à laquelle ont assisté 5 à 600 bons bougres.

Le compagnon Georges expose ce que veulent les anarchos et fait toucher du doigt au populo que c'est dans l'espoir d'étouffer les idées d'émancipation intégrale que les bourgeois usent de la répression.

Ensuite, le copain Hennès fait le récit poignant des tortures infligées aux camarades espagnols.

En somme, résultats excellents.



Victime des richards

Montceau-les-Mines. — Y a que les riches qui puissent se payer le luxe de se soigner quand ils sont malades. Pour ce qui est des prolos, ils prennent des médecines au bout d'une fourche et ne vont guère à la consultation que le 36 de chaque mois.

Heureux encore d'avoir de quoi bouffer ! Et voilà justement ce qui est enquinant : les capitalistes ayant tout accaparé, le populo n'est pour eux qu'un troupeau d'exploitation : Tant que les pauvres bougres peuvent trimmer dur, ça va encore : les riches leur aboulent une maigre pitance, mais s'ils s'avisent à être mal foutus, on leur coupe les vivres sans pitié.

C'est ce qui vient d'arriver à un pauvre gas, Rigaud, à la fleur de l'âge : il était revenu du régiment, libéré avant la fin de son temps parce qu'il était patraque.

Pourquoi patraque ? Pardiennement, c'est pas difficile à deviner : parce que ses père et mère, ayant trop trimé, lui ont légué un sang apauvri.

Donc, c'est la faute aux riches s'il n'a pas été costaud et bien râblé !

Malgré ça, quand, de retour à Montceau, le pauvre fieu a cherché de l'embauche, ça a été en pure perte : à la mine on n'a pas voulu de lui.

Alors, comme il n'avait pas le nez creux, il a fait risette à la camarade, sans faire de rébecca : il a avalé un tas de drogues empoisonneuses et s'est ainsi fait passer le goût du pain, après avoir écrit une babillarde dans laquelle il expliquait que, ne trouvant pas de turbin, rebuté de tous, il préférerait en finir d'un coup.

Le soir de sa mort, les gros matadors de la mine ont digéré comme de coutume ! Un cadavre de plus ou de moins sur la conscience, — c'est pas ça qui les étouffe !

Garce d'exploitation

Renaucourt-les-Amiens. — Je n'ai foutre pas vidé mon sac sur le sacré bagne de l'usage de ce patelin : l'exploitation y est tellement hideuse qu'on dirait qu'on y conspire pour réduire le prolo à la famine.

La paye a lieu tous les quinze jours, à époques déterminées et la règle est la règle ! Le jour de Sainte Touche, le prolo qui vient d'être embauché subit une retenue de *deux* jours que le singe conserve précieusement dans sa caisse.

De sorte que lorsqu'un pauvre bougre entre dans cette sale boîte, s'il a la déveine de tomber à une mauvaise date, il restera trois semaines sans toucher un radis. Il claqué le bec pendant ce temps, car pour des avances y a rien de fait !

« Travail et crève, je m'en fous ! » telle est la devise du patron.

Et donc, à l'affamé qui a subi ces trois semaines de jeûne, on donne juste la galette de quinze jours, — et on retient celle de huit jours.

Comment une pauvre bougresse qui gagne trente-cinq sous par jour à conduire deux métiers peut-elle supporter ces dures conditions ? Ça n'est pas l'affaire de l'exploiteur, il s'en bat l'œil !

Les prolos sont tellement avachis par la mistouffe qu'ils ne pipent pas mot.

Et, pourtant, y a pas à barguigner, s'ils avaient pour deux liards de nerf ils feraient baisser pavillon à l'affameur. Mais voilà le hic : ils sont tellement ignorants et tellement anémiés que le nerf et la jugeotte leur manquent.

Sans quoi, ils seraient vivement délivrés de la misère, de l'esclavage et de la prostitution et le singe ne s'engraisserait pas de leur sueur : il lui faudrait enfin foutre la main à la besogne, kif-kif les frères et amis, et non plus se les rouler comme un pacha.

Toujours le marquis de Carabas !

Pont de Metz. — Le fameux marquis de Carabas a acheté dernièrement l'usine Arquembourg qui donnait du travail à environ 400 ouvriers.

Turellement, il faut que le Saint réduise les salaires, c'est son habitude.

Quelques avachis de l'usine s'attendaient à cette diminution et — y a de quoi s'en taper le cul par terre ! — ils en étaient heureux, les couillons.

Aussi vrai que je le dis, nom de dieu ! Voici le raisonnement de ces niguedouilles : « Chez Arquembourg le salaire est à peu près ; mais, on est trop libres, on boit trop et on ne rapporte pas assez de galette à la ménagère. Avec le marquis, on sera dans un vrai bague, on touchera moins, mais on ne pourra pas penser à son sou et les enfants ne seront pas plus mal. »

Ce raisonnement d'esclave, qui ferait ruer des chevaux de bois, va être déjoué : dans quelques semaines le marquis de Carabas fermera l'usine et les abrutis qui faisaient de si beaux discours pourront apprécier l'intérêt que le « grand saineur » porte à ses ouvriers.

Pourquoi va-t-on fermer ? Voilà le hic ! Ce n'est fichtre pas le pognon qui manque au Saint du paradis du Château de la Navette ?

Ah non, alors ! On dit que c'est pour renouveler le matériel... C'est possible.

D'autres, — peut-être plus avisés, — disent que les réparations sont des prétextes et que les prolos qui ont du cœur au ventre ne pouvant vivre pendant le temps de la fermeture foutront le camp. Ensuite, on embauchera des esclaves de première qualité ou des pauvres diables que la mistouffe aura réduits à l'état d'avachissement complet.

Et, plus que jamais, les billets de mille continueront à s'empiler dans les coffres-forts du marquis de Carabas !

Salé aboyeur !

Tours. — Les policiers et les cléricochons, s'entendant comme larrons en foire, clabaudent continuellement que les journaux libertaires sont saisis.

Sacrés menteurs ! Ce que vous bavez n'a qu'un but, influencer le populo qui ne la connaît pas dans les coins, afin qu'il reste jusqu'à la crevaillon le larbin des richards.

Et y a pas à dire que ces mufles serinent ça par ignorance : que non pas, ils sont fixés !

Faut tout dire : ces limaces renaudent parce que la vente augmente et que la propagande va son petit bonhomme de chemin.

Ainsi, la *Touraine*, une feuille de chou, qui est entretenue par le député millionnaire Drake, bave tant et plus, poussant à la formation d'une association internationale entre gouvernants pour serrer le kiki à ceux qui veulent que tout le monde bouffe à sa f'im.

Par exemple, si vous parlez à ce sacré torchon d'entente internationale entre les prolos pour se défendre contre les bandits de la haute, il va gueuler pire qu'un cochon qu'on écorcherait vil.

De même, le canard à Drake gueule après les bons bougres qui parlent de boycotter les exploiters, mais il trouve tout naturel que les patrons boycottent tant et plus les ouvriers, les foutent à l'index et les fassent crever de misère.

Et dire que tous les Jean-fesse de la haute raisonnent kif-kif la *Touraine* !

C'est preuve que, en fait de jugeotte, une huitre leur fait le poil.

Le remède contre le pain cher

Reims. — Dimanche dernier, le citoyen Durozoy, que les socialos à la manqué ont exclu de leur troupeau, avait emmanché une réunion à propos du pain cher.

Des députés socialos devaient s'amener, mais va te faire foutre : pas un n'a r'appliqué ! Durozoy a donc jaspiné, — rien d'intéressant, — prônant des gnoleries votardes.

Après lui, deux copains, Bourguier et Thomas, ont expliqué que toutes les panacées sont de la roupie.

« Le mal des maux, a jaspiné Thomas, est non seulement dans la cherté du pain, mais dans la spéculation sur toutes les matières premières. La cause réside dans l'exploitation effrénée des hommes et des choses ; tant qu'on accapara tout, — qu'il y aura des proprios et, forcément, des pauvres, le distinguo maudit du tien et du mien créera de nouveaux riches. »

La propriété est une face de la médaille sociale ; au revers y a l'autorité.

Le seul remède est donc l'extinction de l'une et de l'autre et c'est pas en créant des députés et des conseillers cipaux qu'on trouvera le joint, foutre non !

Ces chouettes dégoisages ont été gobés du populo et tous les amorçeurs de candidatures faisaient une trompette, — je ne vous dis que ça !

Le record de la vacherie

Saint-Claude. — Mille tonnerres, je crois bien que si on fiche au concours le record de la Jean-foutrière c'est dans ce patelin du Jura qu'on dégottera l'exploiteur le plus mufle et salopaud.

Dans le bague en question, qui appartient à une des familles les plus cafardières de l'endroit, on vient de placarder l'étrange avis suivant :

Toute communication entre ouvriers et ouvrières est interdite, non seulement pendant les heures de travail mais encore à l'entrée et à la sortie des ateliers et dans le trajet qui sépare l'usine de la ville.

Ceux ou celles qui ne pensent pas devoir se conformer à ce règlement sont priés de se retirer, afin de ne pas s'exposer à être remerciés. Il n'est fait exception que pour les femmes mariées qui, bien entendu, peuvent se faire accompagner par leurs maris.

Brouf ! voilà qui dépasse tout !

Des prolos exposés à être saqués parce que, sur la grande route, ils ont taillé une bavette entre exploités de sexe différent, c'est rudement mouche !

Sont-ils maboules les patrons du bague ? Nom de dieu, c'est à le supposer.

Malheureusement non, ce n'est pas parce que les salauds ont une araignée dans le plafond qu'ils ont accouché de cette pyramide vacherie : ils ont tout leur bon sens de patrons, seulement ils sont tellement putréfiés par le crétinisme qu'ils se considèrent comme les maîtres absolus de leurs prolos.

Si on ne les douche pas, un de ces quatre matins, ils vont marcher sur les traces des inquisiteurs de Montjuich et châtrer leur personnel... afin que leur règlement soit respecté, car comme mamzelle Nature se fout des règlements... vous comprenez !...

Ce qui est pitoyable c'est que les exploités ne la trouvent pas mauvaise : ils n'ont pas rouspété ! Tout au plus, les plus indignés, ont-ils virgulé de mouscaille le sacré cochon d'avis.

Qu'ont-ils donc dans les veines, les pauvres ? Pas de sang rouge, toujours ! Peut-être de l'eau bénite...

Cré mille charognes, à Saint-Claude, c'est comme chez Nicolet, de plus en plus fort : le patelin avait déjà un singe faisant chômeur les bons bougres qui, en période de votellerie, ne voulaient pas se bombarder agents électoraux ;

Aujourd'hui, chez un autre Jean foutre, ouvriers et ouvrières doivent se reluquer en chiens de faïence.

Si ça continue les singes exigeront que les prolos s'amènent au bague avec la chaîne aux pieds et un baillon sur la bouche.

A moins que, enfin dessalé, le populo se fiche à ruer dans le brancard et assure son émancipation en éliminant tout ferment d'autorité.

Et, bondieu, dire qu'il suffirait de vouloir !

Toujours les malfaitteurs patronaux

Epinal. — Les fabricants de tissus de la val-

lée de la Moselle viennent de prendre une décision qui est un commencement d'assassinat.

Sous prétexte qu'il y a de la surproduction, que leurs magasins sont bondés de tissus et que, pour les écouler, il faudrait les bazarder à trop bon marché, à partir du 9 octobre ils vont boucler leur bagnes une demi-journée par semaine, — l'après-midi du samedi.

C'est donc une demi-journée de salaire que cette décision enlève aux prolos.

Par ces temps d'accaparement du blé et de renchérissement du pain, y a pas à tortiller, une telle mesure est un crime capitaliste.

Que bavent ces maudits patrons ? Qu'il y a de la surproduction ? En voilà une vaste blague ! S'il y avait trop de marchandises de produites personne n'irait cul nu.

Or, comme y a bougrement de purotins qui n'ont pas de fond à leurs culottes et des pauvres femmes qui manquent de jupons, faut en conclure qu'en parlant de surproduction, ces capitalos mentent kif-kif des députés.

S'il y a des étoffes empilées dans leurs magasins c'est parce qu'ils les ont volées au populo : les salauds sont de simples accapareurs qui paient au prolo à peine le quart de ce qu'il a réellement produit et gardent pour eux les trois autres quarts.

De la sorte, le pauvre monde n'ayant que la petite part ne peut pas se payer l'équivalent de sa production et mijote dans la déche continuelle.

Si les fabricants de tissus de la vallée de la Moselle voulaient réellement faire cesser la surproduction artificielle que leur crapulerie a créée, ils ouvriraient leurs magasins à deux battants et ils inviteraient le populo à puiser librement dans le tas.

Férocity de galonnards

Cannes. — Il y a une quinzaine environ, un joyeux, du nom de Cayre, en convalescence à l'île Ste-Marguerite, ruminait qu'il en avait assez enduré comme cela, lors de son séjour aux bat d'af.

Le gas avait foutre bien raison. Profitant d'une occasion, il descendit sur le port, avisa un bateau et... vogue la galère, voilà le zéphir qui met le cap sur le large et qui file à la conquête de la liberté.

Malheureusement, le pauvre gas ne l'a pas conquise ; la liberté !

Au moment où il allait atterrir en Italie, on mit la patte dessus.

Ramené à l'île trois ou quatre jours après son départ, y avait pas méche de le faire passer en conseil de guerre pour désertion.

Ça emboucanait les galonnards, mais les salauds se sont ravisés et, n'étant j. mais embarrassés quand il s'agit de faire tourner un troubade, à plus forte raison un joyeux, ils ont passé une revue au gas et comme quelques bricoles de Cayre manquaient à l'appel, ils l'ont fait défiler à la jugerie pour dissipation d'effets.

Turellement comme le joyeux avait déjà été « flétri » les tigres du conseil l'ont fadé d'un an de prison.

Et tout ça pour une partie de canotage !

OHÉ, LES BONS FIEUX !

C'est

LE 1^{er} OCTOBRE

Que sera mis en vente

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

Inutile de seriner aux camaros que le nouvel almanach, kif-kif les trois précédents, sera bondé de chouettes histoires et de galbeux dessins.

Pour l'instant, y a pas méche de donner le menu complet de l'almanach. Qu'il me suffise de dire, pour foutre l'eau à la bouche des bons bougres, que sa couverture, — un dessin en cou-

leurs, — sera rupinskoff et que l'intérieur sera à l'avenant.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Les déposataires du Père Peinard et les copains sont priés de faire leurs demandes au plus vite, afin de fixer le tirage illico.

Que ceux qui peuvent envoyer la galette en même temps que la commande ne ratent pas le coche.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

GRANDE MATINÉE LIBERTAIRE

Maison du Peuple, 4, impasse Pers, 47, rue Ramey.

Dimanche 19 septembre, à 2 h. 1/2, 3^e partie des Critiques sociales, par Ernest Girault.

Sujet traité : La famille, sa morale et son autorité.

Chants, récits, monologues révolutionnaires par les camarades.

Entrée : 0 fr. 25.

4^e Partie, jeudi 23 septembre, même salle, sur la Propriété, ses résultats, la haine et la crainte.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps. Samedi 18 courant, à 8 h. 1/2 du soir, conférence. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

Causerie par un camarade.

— Bibliothèque sociologique des Travailleurs libertaires du XII^e. Samedi à 9 h., salle Bertrand, 110, avenue Daumesnil.

— Dimanche 19 septembre, promenade champêtre. Rendez-vous, 19, rue des Trois-Bornes, chez Laporte, jusqu'à 2 h. et 270, avenue Daumesnil, brasserie de l'Espérance, jusqu'à 3 h. Tous les copains sont invités. Lorsque les camarades se trouveront réunis, on fixera le lieu de la balade.

Levallois-Perret. — A l'approche des longues soirées les camarades de Levallois ont reconstitué leur groupe qui se réunira tous les samedis. On étudiera et discutera la question sociale ; on trouvera également les brochures et journaux anarchistes.

La première réunion aura lieu le 21 courant, à 8 h. 1/2, à la « Renommée des Escargots », 7, rue Valentin.

Causerie par un camarade.

Saint-Denis. — Camarades, déjà les partis politiques commencent à se remuer en vue des élections prochaines, quant à nous, abstentionnistes, nous n'avons pas à attendre de telles périodes pour faire de la propagande, notre action doit être de tous moments. Aussi c'est pourquoi l'étude est utile, nécessaire ; dans ce but, nous faisons appel à tous les camarades, à tous les hommes sensés afin que nos réunions de groupe soient intéressantes.

— La Bibliothèque sociale de Saint-Denis tient ses réunions tous les mercredis soir à 8 h. 1/2, salle Montéremal, 35, rue de la République.

Pre-St-Gervais. — Les libertaires se réunissent tous les jeudis à 8 h. du soir, sur les fortifications près la porte Chaumont. On traitera de la propagande anti-propriétaire.

Quatre-Chemins. — Les libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libertaire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc ; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Angers. — Dans cette localité, grâce à l'association des malfaiteurs calotins et policiers toutes les salles de réunions sont fermées aux camarades. Une seule salle reste à leur disposition : salle de l'hôtel Baron.

Dans cette salle, le samedi 18 courant aura lieu une réunion publique, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : La loi et l'autorité devant la question sociale ; la crise économique et les moyens d'en finir.

Les camarades sont engagés à venir nombreux et à y amener le plus d'indécis possible, afin de les convaincre.

Limoges. — Les libertaires se rencontrent tous les samedis à 9 h. du soir, 131, faubourg de Paris.

Fourchambault. — Le camarade Prost étant en tournée de propagande dans la Nièvre, les camarades des départements limitrophes qui voudraient organiser des conférences dans leur région sont priés de lui écrire chez le camarade Comte Jean, vallée de Garchizy, par Fourchambault (Nièvre).

Lyon. — Le Cercle d'études sociales des Harmonistes du Sud-Est organise pour dimanche 19 courant, à 3 h. du soir, une fête familiale au profit du père d'Angiolillo.

Concert, causerie par un membre du cercle. Les cartes d'entrée, au prix de 0 fr. 20, sont délivrées par le compagnon Lœnger, 274, r. Duguesclin.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade ; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

— Afin d'aider à l'éclosion de la Sociale un bon bougre a pris l'initiative de vendre les canetons. Turllement, comme il faut que le bon feu bouffe chaque jour, il engage les camarades à prendre les journaux chez lui, — ou mieux il les portera à domicile.

Chaque dimanche, il passera dans les groupes ; il fera parvenir aux journaux toutes communications intéressant l'idée.

Il tient une collection de brochures à la disposition des copains. — Auguste Matteo, 31, rue de la Comédie.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredis et samedis soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de Jeunesse Internationale, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

— Les camarades des Chartreux-Blancarde organisent une balade à la campagne pour le dimanche 19 courant, départ à 2 h. de l'après-midi du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Toulon. — Le camarade Henri Dhorr viendra prochainement donner plusieurs conférences à Toulon. La première de ces conférences aura lieu le samedi 18 courant. Henri Dhorr se rendra aussi à Hyères il y donnera deux conférences les 19 et 22 du mois.

Tours. — Les personnes désirant « le Libertaire », le « Père Peinard », les « Temps nouveaux » peuvent les demander au vendeur, 22, rue Gobier, au premier étage, ainsi que dans toutes les réunions, on y trouve également les chansons, brochures et volumes libertaires.

Amiens. — Les copains sont invités à se réunir le dimanche 19 septembre, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faub. du Cours, pour continuer l'organisation de la soirée familiale. Distribution de liste de souscription et organisation d'une conférence sur le pain cher.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Tous les camarades sont invités à se réunir le dimanche 19 sept., à 8 h. 1/2, au Cruchon d'Or, rue de Cernay. Entente pour une conférence.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Dijon. — Les personnes qui s'intéressent à la propagande libertaire et qui désirent journaux et brochures peuvent s'adresser au camarade Borne, rue Jean-Jacques-Rousseau, 38.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Troyes. — Montpellier, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libertaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach 95, quai d'Orléans.

— Aux Compagnons Liégeois. — En présence de l'avortement du Congrès de Bruxelles, les compagnons Liégeois se sont trouvés dans la nécessité de convoquer un congrès supplémentaire.

Toutefois ce congrès ne devant porter que sur les moyens pratiques de propagande théorique, nous n'y invitons que les camarades de notre région.

Prière aux camarades de Verviers, Enival, Namur, Huy, Jemeppe, m., Seraing, Herstal, Ougrée, Guvegnée, Engis, Hermalle, Flémalle, Fléron, Tilleur, etc. de se réunir et d'envoyer des délégués pour discuter l'ordre du jour suivant :

Création d'un journal ; organisation de conférences ; propagande au sein des syndicats ; divers. Si les compagnons des localités susnommées avaient encore d'autres points à mettre à l'ordre du jour, prière de les adresser au compagnon Georges, 85, quai Orban, Liège.

Ce congrès aura lieu à Liège, le 26 septembre, à 10 h. du matin et se tiendra au Café National, place Saint-Lambert.

Prière aux camarades de s'occuper de la chose. — Le secrétaire : Georges.

Bordeaux. — Les anarchistes de la ville et de la banlieue se réunissent chez M. Arthur Lafosse, débitant-restaurateur, à la « Petite Bourse », 11, rue des Augustins, à St-Julien.

— Neuvième réunion de quartier, samedi 18 septembre, à 8 h. 1/2, chez M. Estrabeau, 58, cours du Médoc, conférence publique et contradictoire.

Sujets : Anarchistes, socialistes et bourgeois ; la foire électorale de 1898 ; les variations guesdistes ; les actes de révolte.

Entrée : 0 fr. 10.

Petite Poste

P. Londres. — A. Rouen. — B. Angers. — D. Villefranche. — R. Bizenet. — N. et D. Alger. — J. Chalons s. Saone. — D. Revin. — V. Millau. — P. St-Claude. — M. Nonancourt. — R. Puget Ville. — B. Brest. — B. Chartres. — M. Charleville. — O. Toulon. — L. Montceau. — V. Nîmes. — P. Reims. — D. St-Quentin. — N. Tours. — C. Blois. — D. Neuville. — R. Nouzon. — C. La Forêt. — F. Toulon. — B. Marseille. — Coop. Lyon. — P. Briulles. — H. St-Nazaire. — B. Denain. — M. Troyes. C. Havre. — Reçu règlements, merci.

— G. Marseille : reçu tes deux lettres : l'une, la question est vieille ; l'autre ce n'est pas ça,.... je t'écrirai.

— Gauthier, 13, rue de la Bâtie, Romans, demande l'adresse de Meunier d'Avignon.

— Kérouan : ton dessin est arrivé trop tard.

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.

S'adresser aux bureaux du Père Peinard 15, rue Lavieuville.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Les Vieux	Prix
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.	
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.	
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, faret de chonottes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.50
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2.50	3.80
La Société Future, le volume.....	2.50	3.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	3.80
Les Joyeussettes de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	3.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	3.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25 ; par poste 1 fr. 50 ; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : GRANDIDIER
Imprimerie GRANDIDIER, 120, r. Lafayette, Paris



Ohé, les chameaucrates ! potences, guillotines, et garrots, c'est de sales arguments !